

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 50 (1912)
Heft: 38

Artikel: L'horloge de la cathédrale
Autor: Cuénoud, S.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-208930>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haassenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT: Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES: Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

L'HORLOGE DE LA CATHÉDRALE

En souvenir de M. Samuel Cuénoud qui, nous l'avons dit, rédigea durant dix ans le *Conteur*, avec Louis Monnet, il nous a paru intéressant de reproduire le morceau suivant. Il évoque, on le verra, un temps déjà bien lointain.

On parle souvent du mécanisme admirable qui met en mouvement certaines horloges publiques. A chaque heure, on voit de petits bonshommes sortir de leurs cachettes, frapper à coups de marteau sur un timbre, puis rentrer dans leur demeure pour en ressortir 58 à 59 minutes plus tard.

On a rarement admiré le mécanisme bien plus ingénieux de l'horloge de la Cathédrale de Lausanne.

Dès le lever du soleil jusqu'à son coucher, on voit un homme, non pas en bois ou en fer, mais un homme en chair et en os, un homme-nature, enfin, qui se promène sur la terrasse de la Cité au moment où l'heure va sonner; il s'avance vers la fontaine, où se débitent pas mal de cancans, introduit une clef dans la serrure d'une porte que cache un contrefort, entre dans une loge et tire une corde qui — oh! merveille! — s'en va à 150 pieds de là mettre en mouvement un marteau, compagnon assidu de la grosse cloche. Quand l'heure a sonné, l'homme sort, ferme la porte et, au lieu de se croiser les bras dans une niche, va reprendre son rabot, sa lime... ou sa *chopine* interrompue.

Dès que l'astre radieux du jour a coloré de ses teintes pourpres les sommets boisés du Jura et que la cloche argentine a sonné le couvre-feu, le spectacle change. L'homme-horloge a quitté la terre pour s'élever à la hauteur de la seconde galerie de la grande tour; de là il promène jusqu'au matin un regard inquisiteur sur les cheminées de la vieille cité épiscopale et, à chaque heure, il va agiter directement, *de la main à la main*, le marteau que tout à l'heure il ébranlait à distance. Puis d'une voix de stentor, il va crier aux quatre coins du clocher: « Hééé! le guet! Il aaa sonné huiiit! » ou neuf, ou dix, etc.

N'est-ce pas plus remarquable, quoique moins remarquable, que ces automates paresseux dont on vante les gentillesses, à Strasbourg et ailleurs? Au lieu d'un mécanisme en métal, mû par un ressort ou par un poids et qui fonctionne avec une désespérante régularité, vous avez une horloge humaine, qui parle, se promène et partage toutes les joies, toutes les... faiblesses des autres machines humaines.

Toutes les faiblesses! Hélas, oui! Et pour preuve, je m'en vais vous raconter ce qu'il advint, il y a quelques jours, à l'horloge de la Cathédrale.

Il était minuit. Bien des Lausannois dormaient déjà; les agents de police avaient terminé leur ronde de onze heures; le ciel brillait, et Vénus — la planète — venait de disparaître à l'horizon. Le guet, oubliant son rôle d'horloge, s'absorbait probablement dans la contemplation de cette vaste nappe d'eau qui a nom Léman et qui

est si belle quand la lueur y reflète sa lumière argentée. Il entend sonner les horloges-machines qui carillonnent pendant un quart d'heure à tous les coins de la ville, sort de sa rêverie et, s'élançant bravement vers son marteau, frappe... un coup. Puis, se tournant vers l'occident:

« Hééé! le guet! Il aaa sonné huune! »

— Ce n'est pas vrai! lui crie une voix, de la terrasse de l'Evêché.

Notre horloge intelligente retourne à la cloche, frappe douze coups et, pour ne pas se dédire tout à fait, laisse croire à l'occident qu'il est une heure du matin, pendant qu'au nord il va crier: « Hééé! le guet! Il aaa sonné douze! »

Ce qui prouve que la perfection n'existe pas à la hauteur de la Cathédrale. Comment veut-on, après cela, la trouver sur la terre?

S. CUÉNOUD.

La pluie et le beau temps. — Un auteur de théâtre, dont les pièces n'ont pas grand succès, s'excusa un soir sur la pluie du peu de spectateurs venus pour l'écouter. Cela lui valut l'épigramme suivante:

Quand les pièces représentées,
De (le nom) sont peu fréquentées

Chagrin qu'il est d'y voir peu d'assistants,
Voici comme il tourne la chose:
« Vendredi, la pluie en est cause,
Et dimanche, c'est le beau temps. »

COMMENT LO GROS LOUIS

COGNÏESSAI CRICHTO

Patois du district de Grandson.

Lo gros Louis dai Grandzè-Tsampoù étai tserbouènai; è couèyai dâo tserbon po lè martsau dâo paï, kè nè brelâvont din ci tin kè dâo tserbon dè bou. L'y avai assèbin, pè Bulletin, n'Allèmand qu'étai vènu dâo canton dè Berna po tsapliâ dâo bou in tsautin et destilâ d'la dzinsan-na in n'ivè. Lè dou uront bintoù fè cognièssancè, et furont dû adon adî bon z'amis.

Crichto tsappliavè lo bou, mais lo dèrai tin, è trèzai dai tron kè 'nè lyai cotâvon rin, po destilâ. Lè rassène dè dzinsan-na nè lyai cotâvon rin kè 'na botoillè dè bouèna dzinsan-na kè baillivè ai freit po lo damâdzo, et tot étai de.

Po lo gros Louis, l'étai rudo ménadzî, et comin lo terrain n'étai pas tcheu per lè d'amont, l'a fini per sè fèrè on gaillâ dzoûlyi bin, yô poyai gardâ caukè vatse et on tsèvau. Sa fèna et sè z'infants soignivont lo bin tandu kè lu travaillivè pè sè tserbouènafrè. Et kè l'avai prâo dè mau. Pinsâ-vai: lyai failliai portâ lo bou, âo bin, quand poyai, lo tserreyî avoué son tsèvau. Et poui veilli totè lè nè, quand sa tserbouènaire étai à fû. Lè dou n'avant pâ 'na viâ dè tsèropè!

« Ao bu d'on pâ d'an, lo Crichto vin à mouèri, kè sè n'ami l'a mardieu bin regretâ. Po chtu, s'a boètà à tsapliâ son bou lu-mîmo; fazai tot, quiet. Pod-à-pou, la viellèssè est assèbin vègniyaitè; l'étai cassâ; mais n'avai djamè ètà malâdo po dèrè; faillyu tot parai sè bouètà âo llyî

po tot dè bon. Lè maumiers et lo mènichtrè lo suront et vinront lyai fèrè dai prèrè. Mais lo gros Louis, què tot cin inbâtavè d'adrai, achtou kè lè z'apècèvai, sè vèrèvè contrè la parai, et nè pipavè pas lo mot. On yadzo l'in vint yon — nè sè plye lo quin dai dou — kè lyai fâ.

— Ditè-mè, Louis, cognyaitè-vo Crichto?

— Hélâ oï, kè repont l'autro, y'è bin cognu Crichto, lo pouro diâblyo a bin zeu-zu trè dai trons din la dzeu po destilâ sa poutra dzinsan-na.

Adon, vo comprintè kè lè z'autro lo laisseron tranquilo; yè put mouèri in pè; s'a déchint comin on crozet kè n'a plye rin d'élo. La zeu'na mouâ dè brava dzin kè l'étai.

S. G.

Antiquaille. — L'autre jour, un antiquaire convoitait en justes noces. Voyant de loin les époux entrer à l'église, quelqu'un demanda:

— La mariée est-elle jeune?

— Il est à croire que non, fit une mauvaise langue, puisque le marié est un amateur d'antiquités.

UNE DÉSILLUSION

Il était bien connu dans la famille d'Aristide Bobinard, épicerie et denrées coloniales, gros et détail, que l'ainée, Artémise, n'épouserait ni un médecin, ni un avocat, ni un pasteur et encore moins un notaire, tous gens terre à terre et incapables, croyait-elle, d'avoir quelque commerce d'amitié avec mesdames les Muses.

— Moi, répétait-elle à ses amies, passer toute mon existence avec un gratte-papier, un pion ou un marchand de remèdes? Jamais!

Ce qu'elle trissait, pour que quiconque n'en puisse douter: « Jamais, jamais, jamais! »

En fait, elle n'avait guère besoin de se tant gendарmer, Mlle Artémise Bobinard. Voici qu'elle atteignait sa vingt-sixième année; vingt-cinq et quelques jours, disait-elle, sans qu'aucune demande en mariage fût parvenue à monsieur son père, qui répétait à madame sa femme:

— Tu verras; ce sera comme mes harengs de l'an passé, Artémise va me rester pour compte.

Ce à quoi Mme Bobinard n'opposait qu'un timide mais réprobateur: « Voyons, Aristide! » qui ne convainquait ni son époux ni elle.

— Enfin, reprenait monsieur, sors-la, va dans le monde, montre-la, ta fille; elle trouvera bien à se caser; tu l'ès bien mariée, toi!

A cet argument, peu gracieux, Mme Bobinard; suffoquée, ne trouvait rien à répondre et quittait la place.

Pour peu que cette situation s'éternisât, on pouvait craindre les pires calamités; la brouille entre les époux, que quinze ans d'épicerie en commun avaient pourtant si étroitement unis; l'amertume, de jour en jour plus accusée, de mademoiselle leur aînée et les complications futures lorsqu'il s'agirait de marier la cadette, pour lors âgée de sept ans.

Cela ne pouvait pas durer.

Et, en effet, il se passa, un beau soir, un événement considérable dans la vie de Mlle Bobinard aînée.